

Pierre dans le trafic

Patrick Nicol

Number 67, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85351ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2017). Pierre dans le trafic. *L'Inconvénient*, (67), 64–66.



PIERRE DANS LE TRAFIC

Patrick Nicol

Pour la millième fois, Pierre se surprend à observer un homme qui tire son panier d'épicerie. Au lieu de le pousser comme tout le monde, ce grand maigre se tient devant son panier, glisse les doigts dans le grillage, tire, avance un peu. Comme on traînerait un petit frère encombrant, et qui nous fait honte. Parfois aussi, l'échalas abandonne carrément le chariot au milieu de l'allée pour marcher vers la mayonnaise, l'huile d'olive, peut-être les sardines, puis il revient sur ses pas les mains pleines pour y déposer son butin et recommence à tirer l'engin, passant bientôt devant la mayonnaise, l'huile, les sardines... Cet homme pourtant rompu à l'efficacité, sans doute, et qui n'hésiterait pas à poser le genou par terre pour attraper un roulant au champ centre, aujourd'hui résiste au bon sens. Pierre le regarde avancer, il oublie sa liste d'épicerie, il oublie l'heure, il examine les manœuvres de celui qui par tous ses gestes semble lui dire : *Je ne suis pas comme vous. Ma place n'est pas ici.* Un peu comme ces autres hommes – ce sont toujours des hommes – qui refusent de prendre les deux poignées de la poussette parapluie et prétendent promener leur enfant d'une seule main, habituellement la droite, posée sur la poignée gauche, marchant ni derrière ni tout à fait à côté de leur bébé, mais dans une sorte d'angle mort de l'enfant, comme si rien au fond ne les reliait à cet être emmaillotté dans son grément. *Je ne suis pas vraiment ici. Je ne suis pas en train de promener mon fils comme le font les gens ordinaires.*

Pierre se déplace de quelques pas pour observer la manœuvre de changement d'allée : c'est un peu compliqué. L'homme que Pierre n'a pas cessé de regarder, un homme d'à peu près quarante ans, bien habillé mais dont les cheveux n'ont pas été lavés récemment, se résout à tirer plus fort sur son panier de façon à lui donner un élan. La bête roule un peu, dépasse son maître qui profite de son passage pour en modifier la trajectoire par une poussée bien placée. Ça tourne, mais pas très bien. Il faut encore, une fois revenu

devant le panier, en réorienter le nez qui a failli s'enfoncer dans les boîtes de tomates. Pierre ne rit pas devant une telle maladresse. Ces hommes qui se rebiffent comme des adolescents refusant de porter des bottes d'hiver, ces êtres qui sont parmi nous et en même temps refusent de participer l'énervent et lui font pitié. En fait, ils l'énervent plus qu'ils ne lui font pitié.

Depuis quelque temps, Pierre ne réussit plus à penser qu'à la façon dont les gens se meuvent. C'est la seule préoccupation qui habite encore ses pensées. Leur façon d'occuper le plancher et d'encombrer l'espace.

Comme ces femmes qui s'immobilisent en plein centre de l'allée, fouillant sur les tablettes de gauche et de droite, ne laissant ni à gauche ni à droite l'espace pour passer ; ou celles qui garent leur chariot bien collé à droite, mais tout à côté d'un autre, immobile lui aussi et bien collé à gauche. À deux, elles bloquent tout à fait le chemin. Pierre n'en revient pas de leur grossièreté et n'en revient pas non plus de tout l'intérêt qu'il leur porte, de toute l'irritation qu'elles lui causent.

Ce n'est pas la même chose, bien sûr. L'homme qui refuse de s'abaisser à pousser son panier, cet autre qui jase en plein milieu de l'allée, cette femme qui à la caisse attend la dernière minute pour enfin sortir son porte-monnaie et entreprendre d'écouler toute sa monnaie... Tous ces gens ne sont pas désagréables pour les mêmes raisons, animés des mêmes motifs, affligés des mêmes incompétences, mais tous sont insultants, voilà, c'est le mot qu'il cherchait, tous, par leur façon d'être absorbés par quelque scénario obscur ou quelque tâche absolument transparente, tous, par leur refus de participer au bon déroulement des activités quotidiennes, semblent nier son existence à lui, qui voudrait passer, ne pas sembler ridicule quand il pousse normalement son panier, payer, circuler, et poursuivre son chemin vers rien d'important au fond – il faut bien l'avouer – mais un chemin qui serait le sien. Et toutes ses journées, toute son activité mentale tournent autour de

cette seule pensée : *Les Gens ne font pas attention. Les Autres sont des brutes. Le Monde ne sait plus vivre.* Il pourrait penser à autre chose ; il en est incapable. Et ça dure depuis trois ans, quatre peut-être.

En voiture, c'est l'enfer. Au feu rouge, surtout, quand il a tout le loisir d'observer où et comment les autres se sont arrêtés. Les conducteurs qui l'irritent le plus sont ceux qui immobilisent leur véhicule à trois mètres de celui qui les précède, laissant un grand espace inutilisé, inutilisable, et étirant de ce fait même la file de voitures derrière au point, peut-être, de boucher l'accès à d'autres voies, de priver quelqu'un des quelques mètres qui lui manquent pour atteindre la rue transversale où il voudrait tourner, si cette rue n'est pas bloquée, bien sûr, par quelque autre voiture tellement collée à celle qui la précède qu'elle bloque l'accès à la rue perpendiculaire... car les gens font ça, aussi, s'arrêter sans prendre la peine de laisser un passage aux voitures qui traversent.

un nouveau chef. Cette nouvelle devrait l'intéresser. Et un des nombreux anciens chefs de ce parti a quelque chose à dire à propos de la récente course à la chefferie et à propos d'autres choses encore. *On s'en fout.* Voilà ce que pense Pierre les quelques secondes où il est sorti de sa rêverie automobile. *On s'en fout de ce qu'ils disent, là-haut.*

Là-haut. Au-dessus. Il a conçu cette pensée sans même s'en rendre compte. En haut, alors que sur le plancher des vaches le trafic est paralysé, alors qu'à deux voitures devant lui un homme ou une femme ne cesse de s'avancer tandis que la file est bel et bien arrêtée. Il – c'est sans doute un homme – s'était d'abord immobilisé un peu loin et maintenant il avance par petits coups. Un mètre à la fois, avançant-arrêtant, forçant ainsi toute la file à faire après lui ces petits pas inutiles alors qu'il aurait été plus simple, plus efficace et moins stupide de se rendre d'un seul coup au point où l'on devait finalement s'arrêter... mais *personne ne fait attention.* Pierre ne pense qu'à

Comment vote celui qui prend une boîte de nouilles à l'épicerie puis change d'idée et l'abandonne parmi les produits congelés ? Comment vote celle qui décide de traverser la rue en courant, n'importe où et sans regarder ? Pourquoi leur est-il seulement permis de voter ?

Pierre n'écoute presque plus la radio d'auto constamment allumée et si, par exception, une personne est assise à côté de lui, il oublie de lui parler. C'est compliqué, expliquer ce qui le préoccupe à propos du trafic. Toute cette dynamique de l'immobilité et du mouvement, ces innombrables détails auxquels manifestement il est le seul à porter attention. Il a renoncé. Il se tait et regarde comment les voitures tournent et accélèrent, comment elles changent de voie, à quelle distance l'une de l'autre et du trottoir elles sont stationnées. Bien sûr, il a une opinion tranchée à propos des imbéciles qui textent au volant, mais il en a long à dire aussi sur les téléphones mains libres, et même les gens qui chantent en conduisant lui tombent sur les nerfs. Quand devant lui une voiture roule lentement, rien ne l'énerve plus que de constater, lorsqu'il est enfin en train de la doubler, que son conducteur est pris dans une discussion animée, qu'il gesticule, par exemple, en s'adressant à la personne assise à ses côtés ou à son enfant, attaché derrière.

Les gens ne font pas attention. Le constat est évident, mais pas tout à fait juste. Il faudrait dire : *les gens agissent comme s'ils n'étaient pas parmi nous, ils ont la tête ailleurs.* Pierre a parfois l'impression d'être la seule personne présente de corps et d'esprit dans la salle ou dans la rue, et d'être entouré de centaines de corps aveugles, sourds et distraits, débarrassés de leurs senseurs. *Où ont-ils donc la tête ?*

La radio annonce que le Parti québécois vient d'élire

ça. Ces voitures, les lignes sur la chaussée, les feux, l'espace vide dans l'autre voie. Tout est là. Rien d'autre n'existe que la distraction, l'incurie, l'ingratitude de ces gens qui ne sont même pas au courant de son existence.

Le Parti québécois. Peut-être va-t-il ranimer les discussions sur la charte dont personne ne veut et l'indépendance que personne ne peut. Pierre ne voit pas pourquoi, une millième fois, il accorderait de l'attention à ces discours qui passeront plus vite que ne s'écoule le trafic aux heures de grande fluidité. Ou qui, plus probablement, stagneront à l'image de la circulation embourbée dans les travaux (voilà maintenant qu'il fait des métaphores automobiles !). Depuis quatre ans, oui, à peu près, il n'écoute plus. Un jour il écoutait et le lendemain il a cessé. Comme si son esprit était tombé des nues, littéralement, précipité en bas de son nuage pour s'écraser dans un stationnement, ou sur la tuile grasseuse d'un supermarché. Et il le voit, son esprit, incrusté dans l'asphalte comme le corps d'un suicidé. La tête déploie ce qui lui reste de force pour se lever et tout ce qu'il voit, ce sont des pieds, des pas pressés, indifférents, vaguement ennuyés ou à peine conscients de l'obstacle à contourner.

Pierre est assez vieux pour avoir assisté à l'arrivée du walkman et autres bidules qu'on se plogue dans les oreilles pour se couper du monde, c'est-à-dire de lui ; il a pesté comme les gens de son âge contre les téléphones portables et maintenant intelligents, surtout contre la distraction supplé-

mentaire qu'ils engendrent chez les chalands. Plus d'une fois, il a été pris de l'envie de crier à un jeune homme, ou à un homme plus vieux puisque ce genre de balourdise n'a plus d'âge : *Non, tu n'as pas la compétence, tu n'as pas les habiletés nécessaires pour franchir une porte et texter en même temps. Choisis, mon gars.*

Le trafic n'avance pas. Maintenant que le feu est passé au vert après qu'au feu rouge tout le monde se soit replacé dix fois à cause de l'indécis, voilà qu'une bande de jeunes bloque le chemin, riant, gesticulant, se tapant sur les épaules les uns des autres et prenant bien soin de ne pas regarder les automobilistes alignés que leur traversée intempestive empêche de se mettre en marche. Pierre ronge son frein sans être sûr s'il lui reste assez d'impatience pour détester ces nouveaux candidats à la récrimination, ou s'il ne va pas simplement s'épuiser, ici, maintenant, derrière le volant de sa voiture, s'exténuer de rage. Ils sont beaux, quand même, les étudiants. Quand ils rient.

La radio n'en a plus que pour le nouveau chef de l'éternel parti. Pierre se retient de la fermer. Il se retient aussi de crier. Toute la bêtise, tout le caractère inopérant du monde se cristallisent pour Pierre dans cette entité. Le Parti québécois. Il ne conçoit pas de source de dégoût plus grande que ces deux mots, ces deux notions nauséuses forcées à la cohabitation. Parti québécois.

Depuis quatre ans, oui. Depuis qu'après le printemps érable et la commission Charbonneau le Parti québécois n'a pas été foutu de battre le gouvernement de Jean Charest par autre chose qu'une mince marge. Depuis que cet automne-là, après l'année que l'on venait de passer, soixante pour cent des gens ont quand même voté à la droite de cet inoffensif regroupement de nationaux, Pierre n'écoute plus.

Où étaient-ils ? C'est la question qu'inconsciemment il se pose toujours. Où étaient le risible promeneur de bébé, la placoteuse à la caisse enregistreuse, le conducteur de cette Volvo qui occupe deux places de stationnement ? Comment ont-ils vécu ce printemps, cet automne qui déjà semblent lointains ? Comment ont-ils voté ? C'est la question la plus cruelle. Comment vote celui qui prend une boîte de nouilles à l'épicerie puis change d'idée et l'abandonne parmi les produits congelés ? Comment vote celle qui décide de traverser la rue en courant, n'importe où et sans regarder ? Pourquoi leur est-il seulement permis de voter ? Cette pensée, Pierre se la refuse. À peine : *Pourquoi sortent-ils de chez eux ?*

Ils vont voter comme ils magasinent, sûrement, et le Parti québécois se gouverne comme s'il parlait au téléphone en même temps. *J'ai Papineau en attente. Ah non, c'est le Bonhomme Carnaval.* Son humour est ridicule, mais Pierre a perdu l'habitude des mots d'esprit.

Le jour où un dérangé a fait feu, pour d'archaïques raisons ethniques, sur la première ministre, Pierre a compris que le temps de l'élévation était fini. Et les mois qui ont suivi n'ont fait que confirmer l'appel du sol. *À qui elle est, maintenant, la rue ?* Aux chauffards, aux aveugles, aux ti-cons pressés qui vous écraseront sans le remarquer.

Les feux ont complété leur cycle. La lumière est de nouveau verte et Pierre, soyez-en sûr, ne la manquera pas. Il lui reste encore à passer chez Rona, ou au Canadian Tire, il n'a pas encore choisi. Là où le trafic le mènera. ■

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ? COMMANDEZ-LES EN LIGNE !



Suivez-nous sur Facebook et Twitter

www.inconvenient.ca